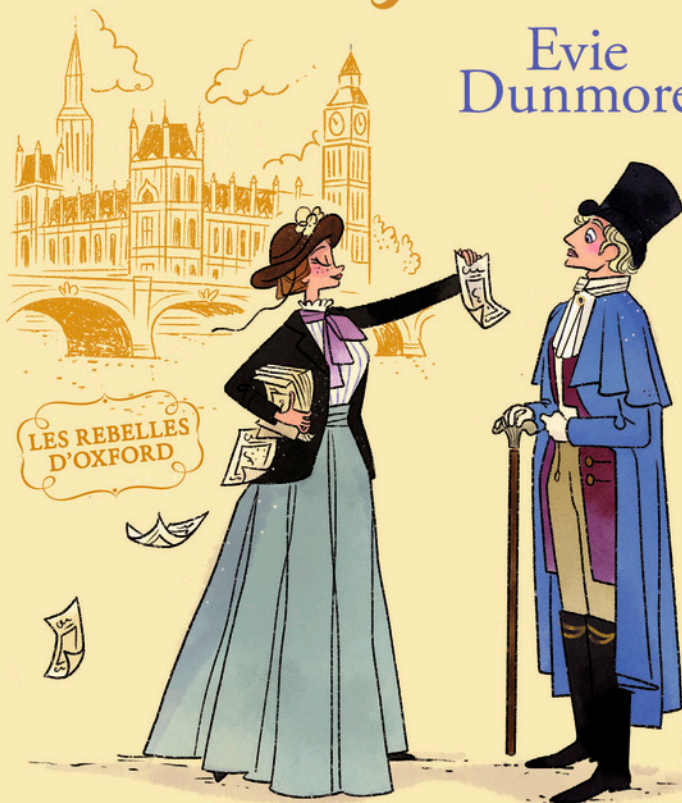


Regency

Panique chez les Montgomery

Evie
Dunmore



J'AI
LU

Evie Dunmore

Evie Dunmore a une passion pour l'Angleterre du XIX^e siècle, notamment pour la période victorienne. Fascinée par les femmes pionnières de cette époque, elle s'inspire de ces destins singuliers dans ses romans. Saluée comme une nouvelle voix de la romance avec sa série *Les rebelles d'Oxford*, elle est membre de la British Romantic Novelists' Association (RNA).

Panique
chez les Montgomery

EVIE
DUNMORE

LES REBELLES D'OXFORD - 1

Panique
chez les Montgomery

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Desthuilliers*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
BRINGING DOWN THE DUKE

Éditeur original
A Jove Book

Published by Berkley, an imprint of Penguin Random House LLC

© Evie Dunmore, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

La régence anglaise, qu'est-ce que c'est ?

Pour la plupart d'entre nous, la régence, période de l'histoire anglaise très prisée des auteures de romances historiques, est une notion très vague. La régence au sens strict ne dure que de 1811 à 1820 et correspond à la fin du règne de George III. Mais le terme de « régence anglaise » désigne parfois une période plus étendue, de 1795 jusqu'au règne de la reine Victoria.

Ah, la régence ! Les bals de la saison londonienne, avec ses robes somptueuses et ses pierreries étincelantes ! Ainsi parées, les débutantes ne sont là que dans un seul but : décrocher un époux titré. Pourtant, sous certains corsets et coquets chapeaux, couvent d'autres envies que celles de devenir épouse et mère – ou, pire, gouvernante, pour qui a eu la malchance de naître au sein de la noblesse désargentée. Quant à étudier ou à avoir une carrière, quelle absurdité !

Mais la révolte gronde sous les crinolines. Jane Austen fait de ses héroïnes des femmes à l'intelligence vive et à la langue acérée. Des pionnières avides d'égalité et de connaissances s'emparent de la cause des femmes et finissent par obtenir la création de collèges d'enseignement réservés aux femmes, à Oxford même, en 1879. Et, en 1882, la loi sur la propriété des femmes mariées est amendée : celles-ci peuvent désormais

conserver la propriété des biens qu'elles apportent dans le mariage.

À sa façon, la régence arrime ainsi solidement la société britannique à la modernité.

*À grand-père,
qui m'a appris que je pouvais tout entreprendre,
mais que je n'étais pas obligée de tout supporter.*

1

Kent, août 1879

— Il n'en est pas question. Quelle idée absurde, Annabelle !

Gilbert la regardait comme si elle avait perdu la tête. La jeune femme baissa les yeux d'un air modeste, ce qui était encore la meilleure façon d'apaiser son cousin quand il s'emportait.

Annabelle savait s'y prendre avec toutes sortes de types d'hommes ; la catégorie des ignorants imbus d'eux-mêmes n'était pas la plus difficile. Toutefois, en cet instant où son sort reposait entre les mains d'un tel individu, l'insulte s'ajoutait au préjudice. Gilbert était bien capable de lui refuser la chance de sa vie, là, dans son petit bureau encombré, avant de se plonger de nouveau dans l'observation des papillons qu'il venait d'épingler dans la boîte posée sur sa table de travail.

— Et puis quoi encore ? ricana-t-il. Vous engager dans un cirque ? Vous présenter à la Chambre des lords ?

— Je suis consciente que ma demande est assez inhabituelle, répondit-elle, mais...

— Vous n'irez pas à Oxford ! martela-t-il en frappant le bureau du plat de la main.

Ce bureau avait appartenu au père d'Annabelle, mais c'était Gilbert et non elle qui en avait hérité. Patiné par les ans, solidement posé sur quatre pattes de lion taillées dans le chêne, le meuble aurait donné de la prestance à n'importe quel homme qui se serait assis derrière. N'importe quel homme, sauf ce pauvre Gilbert, qui ressemblait toujours à un poulet effrayé. Au demeurant, son cousin avait de quoi être sur la défensive. Elle était surprise elle-même par l'audace de sa demande.

Après cinq longues années à jouer les bonnes à tout faire chez Gilbert, elle croyait avoir renoncé à toute ambition. La tête baissée, les pieds bien ancrés dans le sol, elle s'était résignée à restreindre ses rêves aux frontières paroissiales de Chorleywood, jusqu'à ce qu'elle apprenne que l'université d'Oxford ouvrait un collège pour jeunes femmes. La nouvelle lui avait fait l'effet d'une flèche en plein cœur.

Elle avait d'abord tenté de l'ignorer, mais il n'avait pas fallu une semaine pour que sa maîtrise d'elle-même, si durement acquise, s'effondre comme un château de cartes.

Toutefois, elle en était persuadée, elle n'agissait pas par caprice. Qui pouvait dire combien de temps la maisonnée mal tenue de Gilbert la protégerait de la déchéance, d'une situation plus fragile encore, où elle serait une proie facile pour un patron un peu trop entreprenant ? Pendant la journée, Annabelle vaquait à ses occupations comme un automate, mais la nuit... La nuit, elle se souvenait qu'elle marchait en permanence au bord d'un gouffre au fond duquel l'attendait une vieille misérable dans un asile pour pauvres. Et, dans ses cauchemars, elle roulait et tombait dans l'abîme.

Dans la poche de son tablier, ses doigts rencontrèrent une mince enveloppe. Le courrier d'admission à Oxford. Une bonne éducation. Sa chance de ne pas tomber dans le gouffre.

— Cette conversation est terminée, marmonna Gilbert.

Elle serra les poings. « Du calme, s'exhorta-t-elle. Ne t'énerve pas. »

— Je n'avais pas l'intention de me quereller avec vous, répondit-elle aussi doucement qu'elle en était capable. Je pensais au contraire que vous seriez ravi.

C'était un mensonge éhonté.

Gilbert haussa les sourcils d'un air soudain inquiet.

— *Ravi* ? répéta-t-il. Vous sentez-vous bien, Annabelle ?

— Étant donné les avantages pour votre famille, j'avais supposé que vous vous féliciteriez de cette chance.

— Les avantages pour...

— Je vous présente mes excuses, mon cousin, l'interrompit-elle en se levant. Je vous fais perdre votre temps.

— Ne nous emballons pas ! dit-il en agitant la main. Rasseyez-vous, je vous prie.

Elle le regarda, toute innocence.

— Vous avez des projets d'avenir pour vos fils, lui rappela-t-elle. La présence d'une gouvernante diplômée d'Oxford vous serait d'une aide précieuse.

— En effet, je forme de grands espoirs pour eux, mais vous savez plus de grec et de latin que nécessaire, et même plus qu'il n'est convenable. C'est bien connu, trop d'instruction perturbe l'esprit féminin, et que voulez-vous que nous fassions de femmes savantes, hum ?

— Je pourrais solliciter un poste de gouvernante ou de dame de compagnie au manoir.

Elle jouait le tout pour le tout. Si la mention du baron Ashby, seigneur du manoir local, n'émouvait pas Gilbert, rien n'y parviendrait. Son cousin vénérât le sol que foulait l'aristocrate.

De fait, elle le vit tressaillir. Elle pouvait presque entendre les rouages de son cerveau se mettre en marche et tourner en grinçant, comme l'antique meule à aiguiser de la cuisine – antique, parce que Gilbert n'avait pas

le premier penny pour entretenir le cottage. Du reste, comment s'en étonner ? Son maigre salaire de sonneur de cloches n'avait jamais été augmenté, mais la famille s'agrandissait avec une effrayante régularité.

— Ma foi, murmura-t-il, cela pourrait rapporter gros... Le maître paie bien.

— En effet. Toutefois, je comprends vos réserves. Même si je gagnais une fortune, cela ne justifierait pas que je déroge aux convenances.

— C'est vrai, c'est vrai, mais cela ne serait pas tout à fait inconvenant, n'est-ce pas, puisque cela servirait une noble intention ?

— Oh ! gémit-elle, je ne puis m'y résoudre, maintenant que vous m'avez montré mon erreur. Si mon esprit est perturbé...

— N'exagérons rien, répliqua Gilbert. Votre cerveau est probablement endurci contre les méfaits des livres, à présent. Le problème, c'est que nous ne pouvons absolument pas nous passer de vos services, même pendant une semaine. Il faudrait que j'engage quelqu'un pour vous remplacer.

Il leva vers elle un inquiétant regard calculateur.

— Et mon budget ne me le permet pas, comme vous le savez.

Quel dommage qu'il découvre maintenant la notion de budget prévisionnel ! Il espérait sans doute qu'elle compenserait toutes les dépenses qu'entraînerait son départ, puisqu'elle ne lui coûtait pratiquement rien. Hélas, la maigre bourse d'études qu'on lui avait accordée lui permettrait tout juste de se nourrir et de se vêtir.

Elle se pencha en avant dans son siège.

— Combien paieriez-vous une bonne, cousin ?

Il ouvrit des yeux ronds de surprise, mais se ressaisit rapidement.

— Deux livres sterling, répondit-il en croisant les bras.

— Deux livres sterling ? répéta-t-elle, intriguée.

Une expression penaude passa sur le visage de son cousin.

— Oui. Beth est de nouveau dans un état... intéressant. Il va me falloir engager une aide supplémentaire.

Il n'en avait pas la moindre intention, Annabelle l'aurait juré. Toutefois, elle parvint à effacer toute trace de sarcasme de sa voix quand elle répondit :

— Très bien. Alors je vous enverrai deux livres sterling chaque mois.

Gilbert fronça les sourcils.

— Et comment comptez-vous faire cela ?

— Très facilement, mentit-elle.

Je n'en ai pas la moindre idée !

— Je donnerai des cours particuliers, improvisa-t-elle.

— Je vois...

Il ne paraissait pas convaincu, et même elle ne l'était pas – si elle parvenait à économiser ne fût-ce que deux shillings¹, ce serait un miracle.

Elle se leva et tendit une main par-dessus le bureau.

— Alors c'est convenu.

Gilbert regarda sa main comme s'il s'était agi d'une créature d'un autre monde.

— Dites-moi, maugréa-t-il d'un air méfiant, comment puis-je être sûr que le snobisme d'Oxford ne déteindra pas sur vous et que vous nous reviendrez ?

Elle ne sut que répondre. Si elle avait déployé tous ces efforts pour arracher cette autorisation à son cousin, cela n'avait été que dans l'espoir d'assurer sa place ici, chez lui. Une femme n'avait-elle pas besoin d'un foyer, quel qu'il soit ? Pourtant, quelque chose en elle se hérissait à la perspective de revenir à Chorleywood.

— Où voudriez-vous que j'aille ? demanda-t-elle d'un ton surpris.

1. Une livre sterling valait vingt shillings. (N.d.T.)

Gilbert pinça les lèvres et se tapota le ventre d'un geste pensif. Puis, après un silence, il déclara :

— Si vous êtes en retard dans vos versements, je vous sommerai de rentrer à la maison.

Annabelle prit le temps de peser les paroles de son cousin. Pour la « sommer de rentrer à la maison », encore faudrait-il qu'il commence par la laisser partir. Cela signifiait donc... qu'il acceptait !

— Vous avez ma parole, articula-t-elle avec peine, encore incrédule.

Saisie d'un vertige, elle dut s'appuyer sur le lourd bureau.

— Naturellement, il vous faudra un chaperon, poursuivit son cousin.

Elle ne put réprimer un rire étouffé.

— Voyons, protesta-t-elle, j'ai vingt-cinq ans !

— Certes, certes... Ma foi, je suppose qu'avec votre tête farcie de connaissances, vous êtes perdue pour le mariage, de toute façon.

— Cela tombe bien, je n'ai aucun désir de convoler en justes noces.

— Hum..., grommela-t-il.

Elle savait qu'il désapprouvait le célibat volontaire chez une femme – « contraire à la nature », d'après lui –, mais les inquiétudes qu'il exprimait pour sa vertu étaient de pure forme.

— Il nous reste un point à clarifier, Annabelle, reprit-il. Un point crucial.

Les mots planaient déjà dans l'air, tels des aigles prêts à attaquer en piqué.

— Oxford, c'est bien connu, est un antre de perdition, commença-t-il. Un lieu de débauche où règnent l'alcool et le vice. Si vous étiez mêlée à quoi que ce soit d'inconvenant, s'il planait ne fût-ce que l'ombre d'un doute sur votre moralité, je me verrais dans la pénible obligation de vous chasser de ma maisonnée.

Un homme de ma position, au service de l'Église d'Angleterre, se doit d'avoir une réputation sans tache.

S'il faisait allusion à une relation amoureuse, il n'avait aucune raison de s'alarmer.

En revanche, il restait la question de ses frais de scolarité. Gilbert semblait supposer qu'ils seraient pris en charge par l'université, mais la vérité, c'était que son bienfaiteur était la National Society for Women's Suffrage¹, qu'Annabelle s'était engagée, en retour, à soutenir dans sa mission : obtenir le droit de vote pour les femmes. Certes, elle s'était intéressée à cette société par le biais d'une certaine lady Lucie Tedbury et de ses déclarations en faveur de revenus alloués aux femmes, et non par goût pour l'action politique. Toutefois, il y avait fort à parier que, pour son cousin, le droit de vote pour les femmes ne venait pas loin après les scandales amoureux dans la liste des outrages à la morale.

— Par chance, répondit-elle d'un ton qu'elle espérait léger, une vieille fille de province devrait être relativement protégée du scandale, même à Oxford.

Gilbert plissa les yeux d'un air méfiant. Elle se tendit sous son regard attentif. En avait-elle trop fait ? Certes, elle n'était plus de la première jeunesse, et les heures passées à récolter les pommes de terre sous le vent, la pluie et le soleil avaient imprimé de petites rides autour de ses yeux et laissé des cals dans ses paumes. Toutefois, ce matin, le miroir lui avait renvoyé le visage d'une jeune femme encore dans la vingtaine, avec des pommettes hautes, un nez fin et, cadeau de ses ancêtres français, une bouche qui semblait toujours sur le point d'esquisser une petite moue. Une bouche qui aurait pu « rendre un homme fou d'amour », comme on le lui avait dit un jour.

Elle pinça les lèvres d'un air sévère. Chaque fois qu'elle croisait son reflet, ce qu'elle voyait, c'étaient

1. Société nationale pour le suffrage des femmes. (*N.d.T.*)

surtout ses yeux. Leur éclat vert était passé depuis longtemps, terni par une méfiance qu'aucune débutante ne possédait et qui la protégeait bien plus efficacement du scandale que les marques de l'âge. La dernière chose qu'elle voulait, c'était s'attirer de nouveau des ennuis à cause d'un homme !

Westminster, octobre

— Et maintenant, je m'adresse à nos nouvelles recrues, dit lady Lucie Tedbury. Il y a trois règles à respecter pour tendre un prospectus à un gentleman. Un : choisir un homme influent. Deux : s'approcher d'un pas ferme, mais avec le sourire. Trois : se rappeler qu'ils perçoivent votre peur mais qu'en général, ce sont *eux* qui ont peur de vous.

— Comme les chiens, murmura Annabelle.

Le regard gris acéré de lady Tedbury se tourna vers elle.

— Exactement.

Elle avait l'oreille fine. Il faudrait s'en souvenir.

Annabelle se drapa frileusement dans son châle. La laine rêche n'offrait qu'une protection dérisoire contre le brouillard londonien glacial qui traversait Parliament Square, et aucune contre les regards froids des passants. Le Parlement était fermé pour la saison, mais de nombreux gentlemen circulaient dans Westminster. Beaucoup d'entre eux étaient chargés de rédiger les lois qui gouvernaient tout un chacun.

La seule perspective d'approcher l'un de ces hommes suffisait à lui nouer l'estomac. Aucune jeune femme qui se respectait n'aurait abordé un étranger dans la rue, et

encore moins en brandissant un tract où l'on pouvait lire : « La loi sur la propriété des femmes mariées fait de chaque épouse une esclave légale ! »

Certes, il y avait du vrai dans cette affirmation, puisque cette loi stipulait qu'une femme cédait toutes ses possessions à son époux le jour du mariage, mais devant les regards désapprobateurs que l'on dardait sur leur petit groupe, Annabelle avait tenté de tenir discrètement sa liasse de tracts. Un effort anéanti dès que lady Tedbury, la secrétaire de la National Society for Women's Suffrage, avait entonné son discours de motivation.

Malgré les airs de poupée de porcelaine que lui donnaient ses cheveux blonds et son visage en forme de cœur, lady Lucie Tedbury haranguait ses troupes d'une voix de stentor qui retentissait à travers tout Parliament Square.

Comment avait-elle convaincu ces femmes de venir ici ? Celles-ci se serraient les unes contre les autres telles des brebis sous l'orage, regrettant manifestement d'être venues, et Annabelle aurait parié son châte qu'aucune d'entre elles ne dépendait d'une allocation pour survivre. La rousse à côté d'elle avait l'air d'une femme tout à fait ordinaire avec ses grands yeux bruns et son nez retroussé rougi par le froid, mais grâce au bouche-à-oreille d'Oxford, Annabelle connaissait son identité. Mlle Harriet Greenfield était la fille de l'un des plus fameux magnats de la finance du pays. Le puissant Julien Greenfield ne devait pas se douter un seul instant que sa fille soutenait cette cause ! Quant à Gilbert, il aurait une attaque s'il découvrait tout cela...

Mlle Greenfield tenait ses prospectus du bout des doigts comme si elle craignait de se brûler.

— Repérer, approcher, sourire, murmura-t-elle. C'est assez simple, en somme.

« Pas vraiment », songea Annabelle. Avec leurs cols remontés haut et leurs chapeaux bien enfoncés sur la

tête, ces hommes qui les croisaient d'un pas pressé ressemblaient à de véritables forteresses.

La rousse leva les yeux et croisa le regard d'Annabelle. Le mieux était de lui adresser un sourire poli avant de détourner la tête.

— Je présume que vous êtes Mlle Archer ? La boursoière ? s'enquit Mlle Greenfield en l'observant, bien au chaud dans son étole de fourrure violette.

Bien entendu. Le bouche-à-oreille d'Oxford fonctionnait dans les deux sens.

— En effet, mademoiselle, répondit Annabelle.

Une lueur de curiosité étincela dans le regard de sa voisine.

— Vous devez être particulièrement brillante, pour avoir décroché une bourse.

— Eh bien, je vous remercie, marmonna Annabelle, prise au dépourvu. Je dirais plutôt que j'ai... la tête farcie de connaissances.

Mlle Greenfield éclata d'un rire juvénile.

— Harriet Greenfield, dit-elle en lui tendant la main. C'est votre première réunion pour le suffrage ?

Lady Tedbury semblait trop absorbée par son discours sur la justice et John Stuart Mill¹ pour prêter attention à elles, mais Annabelle baissa tout de même la voix.

— Oui, murmura-t-elle. C'est ma première réunion.

— Oh, tant mieux. Moi aussi. J'espère qu'elle me convaincra. Il est plus difficile de trouver sa bonne cause qu'on ne le croirait a priori, n'est-ce pas ?

Annabelle fronça les sourcils, déconcertée.

— Sa bonne cause ? répéta-t-elle.

— Oui. Ne pensez-vous pas que chacun devrait en avoir une ? Je voulais rejoindre le Comité des dames

1. Auteur, entre autres, de *The Subjection of Women* (*De l'assujettissement des femmes*) et promoteur des droits des femmes. (N.d.T.)

pour la réforme pénitentiaire, mais maman a refusé. Alors j'ai essayé la Société royale d'horticulture, mais cela a été un échec complet.

— J'en suis désolée.

— C'est un long processus, poursuivit Mlle Greenfield, imperturbable. Je ne doute pas un instant que les droits de la femme soient une très noble cause, mais je dois reconnaître que la seule idée d'aborder un gentleman pour...

— Un problème, mademoiselle Greenfield ?

La question retentit avec la puissance d'un coup de feu, les faisant toutes deux sursauter. Enfer ! Lady Tedbury les fusillait du regard, son petit poing fermé sur sa hanche.

— N... non, mademoiselle, bafouilla Mlle Greenfield.

— Vraiment ? insista leur meneuse. J'avais l'impression que quelque chose vous tracassait.

Mlle Greenfield émit un petit glapissement mais ne répondit pas. C'était bien connu, lady Tedbury ne faisait pas de prisonniers. Elle anéantissait l'ennemi sans pitié. Une rumeur affirmait qu'elle avait à elle seule causé un incident diplomatique impliquant l'ambassadeur d'Espagne et une fourchette en argent.

— Nous étions seulement un peu inquiètes, répondit Annabelle. Tout cela est nouveau pour nous.

Lady Tedbury tourna vers elle son regard acéré.

Enfer et damnation ! La secrétaire n'était pas de celles qui dissimulent leur mécontentement derrière des sourires onctueux. Bien des femmes étaient comparées à un doux rayon de soleil ; celle-ci évoquait plutôt un coup de tonnerre.

Toutefois, à la surprise d'Annabelle, elle se contenta de hocher la tête.

— N'ayez crainte, dit-elle. Vous n'aurez qu'à faire équipe, toutes les deux.

Aussitôt, Mlle Greenfield retrouva le sourire. Annabelle étira les lèvres en un rictus poli. Si elles

parvenaient à convaincre un seul parlementaire, elles auraient bien de la chance !

Avec une confiance qu'elle était loin de ressentir, elle entraîna sa nouvelle camarade vers l'arrêt des diligences.

— Repérer, approcher, sourire, récita Mlle Greenfield à mi-voix. Pensez-vous que l'on puisse accomplir cela en conservant une certaine discrétion, mademoiselle Archer ? Voyez-vous, mon père... Je ne suis pas certaine qu'il ait compris que militer pour notre cause exigeait une telle exposition publique.

Annabelle jeta un regard désespéré alentour. Elles se trouvaient au cœur même de Londres, dans l'ombre de Big Ben, entourées de gens qui avaient tous peu ou prou affaire avec le père de Mlle Greenfield. Pour conserver une certaine discrétion, il aurait fallu rester à Oxford. Oh, si seulement elle était là-bas !

Un homme qui s'approchait de l'arrêt ralentit, les regarda, puis les contourna en pinçant le nez comme s'il avait failli marcher dans quelque substance déplaisante. Une autre suffragette à quelques pas d'elles ne faisait pas mieux. Ces beaux messieurs l'écartaient d'un geste méprisant ou d'un ricanement hautain. Quelque chose, dans ces mains aristocratiques et pleines de mépris, réveillait en Annabelle une émotion depuis longtemps refoulée qui la rongait comme un acide.
De la colère.

— N'allez pas en déduire que papa soit opposé aux droits des femmes en tant que tels, mais il... Bonté divine ! s'exclama Mlle Greenfield.

Elle s'était figée, toute son attention soudain tournée sur un point situé derrière l'épaule d'Annabelle.

Celle-ci se retourna.

Trois hommes émergeaient du brouillard. Ils semblaient venir du Parlement et se dirigeaient vers l'arrêt des fiacres d'un pas rapide et décidé, comme portés par une énergie que rien ne pouvait arrêter.

Un étrange pressentiment fit frissonner Annabelle.

Celui sur la gauche ressemblait à une brute, avec son corps trop massif qui faisait craquer les coutures de ses vêtements élégants. Celui du milieu était un gentleman au visage sévère encadré de favoris. Quant au troisième... Le troisième était exactement ce qu'elles recherchaient. Un homme influent. Son chapeau penché en avant plongeait son visage dans l'ombre, et son manteau à la coupe impeccable lui donnait plus l'air d'un athlète que d'un aristocrate au corps affaibli par le manque d'exercice. Il se dégageait de lui la paisible assurance de ceux à qui le monde appartient.

Comme s'il avait perçu le regard d'Annabelle, il leva les yeux.

Elle se figea.

Son regard était perçant, clair comme de la glace et étincelant d'intelligence – une intelligence froide et pénétrante qui devait aller droit au cœur des choses, jauger, éliminer, éviscérer.

Dans le faisceau de ce regard pénétrant, elle avait soudain l'impression d'être aussi fragile et transparente qu'une coupe de cristal.

Elle détourna vivement les yeux, le cœur battant la chamade. Elle connaissait ce genre d'homme, et il ne lui inspirait que du mépris : un gentleman pétri d'arrogance et de suffisance, depuis sa façon hautaine de se tenir jusqu'à son profil de médaille. D'un seul de ses regards polaires, il devait faire reculer les plus endurcis.

Pourtant, il lui semblait soudain de la plus haute importance de ne pas reculer devant cet homme.

Elles voulaient se faire entendre par des politiciens influents ? Eh bien, elle venait d'accomplir la première étape. *Identifier le gentleman.*

À présent, la deuxième. *L'approcher avec fermeté.* Serrant ses pamphlets entre ses doigts tremblants, elle se dirigea vers lui, se plaçant sur son chemin.

Il fronça les sourcils.

Troisième étape. *Sourire.*

À cet instant, quelqu'un lui imprima une violente poussée sur l'épaule.

— Poussez-vous, madame !

La brute. Elle l'avait oubliée. Déséquilibrée, elle vacilla. L'espace d'une seconde, le monde parut tourner autour d'elle.

Puis une main ferme se referma sur son bras, l'empêchant de tomber.

Levant les yeux, elle croisa un regard arctique.

Enfer ! C'était l'aristocrate arrogant.

Il n'y avait pas une trace de douceur en lui, pas une seule rayure sur son armure. Il était rasé de frais ; ses cheveux à la blondeur scandinave étaient taillés très court et, de manière générale, tout en lui était impeccable, rude et efficace – son nez bien droit, ses sourcils au dessin parfait, la ligne ferme de sa mâchoire. Il était aussi lisse et impénétrable qu'un glacier.

Une nausée souleva l'estomac de la jeune femme.

Elle se trouvait devant une rareté. Un homme sur qui elle n'avait aucune prise.

Il fallait fuir.

Hélas ! Ses pieds paraissaient s'être enracinés dans le pavé, et elle ne parvenait pas à détacher son regard de l'homme en face d'elle. Seigneur, ces yeux ! Tout un monde de passion solidement contrôlée se devinait dans leurs profondeurs glacées, un univers irrésistible, fascinant, hypnotique... Puis il lui sembla qu'une formidable vague de chaleur faisait vibrer l'espace entre eux avec la force d'un courant électrique.

L'homme entrouvrit la bouche, posa les yeux sur ses lèvres, et une étincelle de désir passa dans son regard, aussi brève que l'éclair.

Quelle que soit leur position dans le monde, songea-t-elle avec un étrange détachement, les hommes semblaient tous attirés par ses lèvres.

Elle se força à lever les pamphlets devant elle.

— Nous demandons un amendement à la loi sur le mariage, monsieur.

Les yeux de l'homme se firent plus froids encore, si c'était possible.

— Vous jouez avec le feu, mademoiselle.

Sa voix était aussi calme et impérieuse que sa présence. Cependant, elle allumait un inavouable brasier sous la peau d'Annabelle.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, le risque de se faire bousculer par un gentleman en plein jour est généralement assez faible. Je crois que vous pouvez me lâcher à présent.

Il baissa vivement le regard vers sa main droite... qui était toujours refermée sur le bras d'Annabelle.

Ses traits se contractèrent avec sévérité.

Un instant plus tard, elle était libre.

Le brouhaha et l'agitation de Parliament Square parvinrent de nouveau à ses oreilles, plus assourdissants que jamais.

La sensation de doigts solides autour de son bras s'attardait comme une brûlure tandis que l'homme s'éloignait déjà, le regard rivé devant lui, ses deux compagnons dans son sillage.

Annabelle déglutit péniblement. Elle avait la gorge sèche et ses lèvres étaient parcourues de picotements, comme s'il les avait frottées du bout du doigt.

Quand une petite main gantée effleura sa manche, Annabelle sursauta. Mlle Greenfield la couvrait de ses grands yeux bruns inquiets et admiratifs.

— Allez-vous bien, mademoiselle Archer ?

— Oui.

Non !

Ses joues la brûlaient, et elle avait l'impression d'être tombée tête la première sur le pavé humide. Elle lissa ses jupes d'une main tremblante.

— Ma foi, reprit-elle d'un ton faussement enjoué, je suppose que ces messieurs n'étaient pas intéressés.

Du coin de l'œil, elle vit lord Iceberg et ses amis monter dans un fiacre. Elle sentait que Mlle Greenfield l'observait d'un œil circonspect, comme si elle se demandait si Annabelle n'était pas un peu dérangée. Elle ne l'était pas, mais elle devait convenir qu'elle s'était comportée de façon assez impulsive. Le Ciel lui vienne en aide ! Voilà bien longtemps que cela ne lui était pas arrivé.

— Savez-vous qui était cet homme ? demanda Mlle Greenfield.

Annabelle secoua la tête.

— Rien de moins que le duc de Montgomery ! répondit sa camarade avec un mélange de crainte et d'admiration.

Un duc. Il avait fallu que le premier homme qu'elle tentait de gagner à sa cause fût un duc – à peine moins qu'un prince !

Le son de bottines à talons claqua rapidement sur le pavé derrière elles. Lady Tedbury fendait la foule, mettant le cap sur elles avec l'énergie d'une frégate militaire à l'assaut.

— Ai-je bien vu ? demanda-t-elle. Est-ce bien le duc de Montgomery que vous avez abordé ?

Annabelle se redressa de toute sa taille.

— Je ne savais pas qu'il était exclu de nos cibles, répondit-elle.

— Au contraire, mais personne avant vous n'avait tenté de l'approcher.

La jeune femme scruta Annabelle de la tête aux pieds.

— Je me demande si vous êtes l'une de nos plus courageuses recrues, ou l'une des plus inconscientes.

— J'ignorais qui il était, se défendit Annabelle. Il avait l'air d'être quelqu'un qui compte.

— Et comment ! s'exclama lady Tedbury. C'est l'un des hommes les plus influents du pays.

— Dans ce cas, cela ne valait-il pas la peine de lui parler ?

— Pour votre information, cet homme a divorcé de son épouse à peine un an après le mariage, a conservé sa dot et a fait disparaître la dame. Nous pouvons supposer sans craindre de nous tromper qu'en ce qui concerne les droits des femmes, il n'y a rien à attendre de sa part. Inutile de gaspiller nos maigres ressources pour lui.

— Il a divorcé ?

Annabelle avait beau être issue du fin fond de la province, elle savait que, dans l'aristocratie, on ne divorçait pas. Plus intriguée qu'elle ne voulait le montrer, elle demanda :

— L'opinion de cet homme pourrait-elle peser sur celle d'autres politiciens influents ?

Lady Tedbury émit un ricanement dénué d'élégance.

— Il pourrait faire basculer les prochaines élections s'il lui en prenait la fantaisie.

— Si je comprends bien, tant qu'il sera contre nous, peu importe le nombre de personnes que nous gagnerons à notre cause ? résuma Annabelle.

— Possible..., murmura lady Tedbury d'un air pensif. Quoi qu'il en soit, notre armée ne peut pas prendre d'assaut une telle forteresse.

— Alors assiégeons-la patiemment, dit Annabelle. Ou trouvons un subterfuge. Un grand cheval de bois, par exemple...

Deux paires d'yeux se rivèrent sur elle.

Bonté divine, elle avait pensé à haute voix. Quand la brute l'avait bousculée, elle avait dû être plus secouée qu'elle ne l'avait cru sur le moment.

— L'idée est séduisante, répondit lady Tedbury. Nous pourrions concentrer nos efforts sur Montgomery la semaine prochaine.

Un sourire aux lèvres, elle tendit la main à Annabelle.

— Appelez-moi Lucie. Et vous aussi, mademoiselle Greenfield. Oh, veuillez m'excuser, je crois que c'est lord Chiltern, là-bas !

Elles la regardèrent s'élançer dans la brume, son écharpe rouge flottant dans son sillage telle une oriflamme. Puis Mlle Greenfield tourna vers Annabelle un visage empreint de gratitude.

— Vous m'avez sauvée, tout à l'heure, quand lady... quand Lucie Tedbury a failli me décapiter en public. Je vous en prie, appelez-moi Hattie.

Annabelle n'était pas très à l'aise devant tant de familiarité, d'abord de la part d'une lady, puis d'une riche héritière. Elle prit une profonde inspiration et songea à sa nouvelle vie. Désormais, elle était étudiante, tendait des tracts à des ducs et serrait la main de jeunes filles fabuleusement riches en étole de fourrure violette. Le plus sage était de faire comme si tout cela était parfaitement normal.

— Tout le plaisir a été pour moi. Et je vous présente mes excuses pour mon incapacité à... conserver une certaine discrétion devant lord Montgomery.

Harriet laissa échapper un joyeux éclat de rire qui retentit à travers la place, leur attirant presque autant de regards choqués que leurs pamphlets.

Cet après-midi-là, elles ne rallièrent aucun homme d'influence à leur action. Entre deux tentatives dénuées d'enthousiasme, le regard d'Annabelle n'avait cessé de s'égarer vers la direction qu'avait prise le fiacre de Montgomery.

3

Quand Sa Majesté exigeait un entretien, on obéissait. Même si l'on était duc, débordé par la gestion de l'un des plus anciens duchés du royaume, et que l'on détestait se mêler aux foules enragées de Londres.

On ne disait pas non à la reine, et Sebastian Devereux, tout dix-neuvième duc de Montgomery qu'il fût, savait qu'il ne faisait pas exception à la règle. Un homme était tenu de connaître les limites. Cela lui permettait de les respecter... ou de les enfreindre si la situation l'exigeait.

Vaguement inquiet, il remontait les couloirs de Buckingham Palace à grands pas, poussant presque l'huissier devant lui. Comme d'habitude, lord Lambton et son garde du corps trottaient derrière lui.

Que voulait Sa Majesté ?

La dernière fois que la souveraine l'avait convoqué de façon aussi urgente, il avait quitté les appartements royaux avec la charge de mettre un terme à la guerre commerciale avec l'Empire ottoman. Cela lui avait fait perdre un temps précieux dans la gestion de ses domaines et avait engendré une masse de courriers administratifs en souffrance. Il espérait que, cette fois, la mission qu'on lui confierait serait si considérable qu'il serait en droit de demander une faveur en retour.

Il tendit son chapeau et son manteau à l'un des valets en livrée qui se tenaient dans le couloir menant aux appartements royaux.

— Au fait, vous ! lança-t-il en se tournant vers le garde du corps de Lambton.

— Oui, M'sieur ?

— Vous n'aviez pas besoin de bousculer cette femme. L'homme fronça ses épais sourcils.

— Sur Parliament Square, M'sieur ?

— Oui. À moins que vous n'en ayez malmené une autre aujourd'hui ?

— Hum... non, M'sieur.

Sebastian hocha la tête.

— Si j'apprends que vous avez de nouveau brutalisé une femme, nous nous passerons de vos services.

L'homme n'était pas son employé, mais si Sebastian voulait faire renvoyer quelqu'un, il en avait les moyens. Rouge d'embarras, le colosse marmonna :

— Bien, M'sieur.

La double porte s'ouvrit, révélant un autre huissier et des appartements étincelants de dorures.

— Lord Montgomery, lord Lambton, les salua l'homme avant de faire une courbette, puis de reculer de quelques pas. Sa Majesté va vous recevoir immédiatement.

Engoncée dans une robe noire, la souveraine à la silhouette empâtée par l'âge tendit à Sebastian une main couverte de bijoux.

— Montgomery, dit-elle. Ravie de vous voir.

Son sourire confirmait ses paroles ; elle semblait effectivement de bonne humeur. Pour l'instant.

— Lord Lambton, reprit-elle en se tournant vers le député. Nous espérons que vous avez fait bon voyage ?

Lambton secoua la tête.

— Presque, Votre Majesté. Nous avons été agressés par une suffragette dans Parliament Square.

Le sourire royal s'évanouit.

— Choquant.

— Elle a littéralement agressé lord Montgomery.

— Quelle audace !

— Je suis sorti indemne de l'attaque, Votre Altesse, précisa Sebastian avec flegme.

— Pour cette fois, gémit la souveraine. Pour cette fois ! Oh, ces femmes mériteraient une bonne correction. Des irresponsables ! Des inconscientes perverses et dénaturées ! Et qui seraient les premières victimes, si on céda à leurs caprices ? Elles-mêmes, bien sûr ! Aucun gentleman doté de sa raison ne voudrait protéger ces walkyries si elles étaient en danger. Je suis sûre qu'elle était affreusement masculine, n'est-ce pas, Montgomery ?

Masculine ? Cette fille avait les lèvres les plus délicieuses qu'il eût vues de ce côté de la Manche. Un homme aurait pu se damner pour les délices qu'elles promettaient. Toutefois, ce qui l'avait le plus surpris, c'était qu'elle l'avait regardé droit dans les yeux. Il se souvenait parfaitement de ses iris d'un lumineux vert émeraude, de ses paupières légèrement bridées... et de l'éclat résolu de son regard, qui démentait son sourire engageant.

Il secoua la tête.

— Elle m'a paru plutôt féminine, Votre Altesse.

— Hum ! fit la reine d'un air narquois. Vous savez ce qui arrive quand le peuple se pique de changer le monde ? Le chaos. Inévitablement ! Il suffit de voir ce qui s'est passé en France.

Elle se leva de son fauteuil majestueux et fit quelques pas.

— Toutefois, reprit-elle, nous nous inquiéterons de cela plus tard. Aujourd'hui, nous avons des affaires plus urgentes à régler.

Sebastian tressaillit. Des affaires plus urgentes ? Voilà qui était prometteur. Le neveu de la reine détenait quelque chose qui appartenait à Sebastian.

Quelque chose qu'il ne pourrait récupérer qu'en échange d'une chose que la reine désirerait encore plus. Il la comprenait, au demeurant. Il était plus facile de contrôler un duc, même un duc qui respectait les règles, quand on retenait en otage son fief familial vieux de huit siècles.

La reine se rassit dans son fauteuil avec autant de solennité que s'il s'était agi de son trône.

— Vous êtes un homme rare, Montgomery, commença-t-elle. Vous savez évaluer, décider et agir avec une grande efficacité et une remarquable humilité.

D'une main pensive, elle joua avec le crucifix incrusté de diamants qu'elle portait au cou.

— Et nous apprécions hautement l'humilité, ajouta-t-elle.

Il hocha la tête avec l'« humilité » qu'elle lui prêtait, mais qu'il était loin de ressentir. Il était tout sauf humble ! S'il agissait avec modération, c'était tout simplement parce que c'était la meilleure façon d'obtenir des résultats. La souveraine n'était pas la première à se méprendre sur ce point.

Puis elle déclara :

— Nous voulons que vous soyez le conseiller stratégique pour la campagne électorale des torys¹.

S'il parvint à conserver une expression neutre, ce fut uniquement le fruit d'une éducation sans faille. En revanche, il lui sembla que sa pensée pilait net, dans un crissement douloureux.

— Pour les prochaines élections ? s'entendit-il demander.

La souveraine fronça les sourcils.

— Oui. Nous avons un problème. Les libéraux ont pris une avance inattendue.

Pas si inattendue que cela, si on observait le pays à travers les lunettes objectives du réalisme plutôt

1. Torys : les conservateurs, par opposition aux libéraux. (N.d.T.)

qu'avec l'optimisme béat de Disraeli. Hélas, la reine avait un faible pour le Premier ministre, bien qu'il fût un parvenu. Et voilà qu'elle lui demandait de maintenir cet homme au pouvoir ?

Sur le manteau de la cheminée, le coucou suisse égrenait les secondes pendant que Sebastian réfléchissait rapidement. Les élections auraient lieu en mars. Cela lui laissait un peu plus de cinq mois. Ce ne serait pas suffisant pour renverser la situation, surtout pour un homme qui avait une dizaine de propriétés à gérer, une activité parlementaire à mener et un frère indiscipliné à surveiller. La question était de savoir si la reine l'estimait absolument indispensable pour mener à bien cette mission. C'était bien possible. Si, à l'âge de trente-cinq ans, il était devenu l'un de ses conseillers les plus écoutés, c'était parce qu'il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je suis très honoré, Votre Altesse, mais je ne suis pas un politicien.

Elle tressaillit.

— Lambton, laissez-nous.

Son expression se rembrunit dès que la porte se fut refermée sur le député.

— Vous êtes un politicien en tout sauf par l'appellation, et personne ne peut contester votre charisme. Quoi que vous fassiez, vos efforts sont couronnés de succès.

— Je suis trop occupé en ce moment pour être à la hauteur de la tâche, Madame.

— C'est bien regrettable, dit-elle froidement.

Comme il ne répondait pas, elle insista :

— Comment vous convaincre de changer l'ordre de vos priorités, Montgomery ?

Elle ne posait pas une question, elle le mettait au défi de négocier avec la reine d'Angleterre.

Le regard de Sebastian ne dévia pas.

— Je perds un temps fou à tenter de persuader Hartford de me revendre Montgomery Castle. Si quelqu'un pouvait l'amener à accepter, je serais disponible pour conseiller les torys.

Elle fronça les sourcils.

— De vous *revendre* le château ? répéta-t-elle. Nous pensions qu'il n'avait pas été acquis par les moyens les plus louables.

Sous ses lourdes jupes amidonnées, son petit pied frappait nerveusement le sol.

— Rappelez-nous, Montgomery, comment votre fief familial est entré en possession de mon neveu ?

Sebastian ravala un soupir. Sans doute devait-il en passer par cette humiliation.

— Mon père l'a joué aux cartes avec le marquis, Madame.

Une surprise feinte haussa les sourcils de la souveraine.

— Ah oui ! On pourrait considérer qu'il n'est pas injuste de perdre un château, si on le tient en si piètre estime qu'on le joue aux cartes, ne pensez-vous pas ?

— Je suis entièrement de cet avis, Madame, mais je ne suis pas mon père.

Le tapotement du pied royal s'interrompt, plongeant la pièce dans un silence tendu. Voilà des années que la reine Victoria le voyait rassembler, pièce par pièce, l'héritage familial, sans jamais lui mettre de bâtons dans les roues, sans l'aider non plus. Sauf peut-être une fois, à l'époque où il s'était séparé de son épouse sans que, chose étonnante, cela fasse la moindre vague.

— En effet, vous n'êtes pas votre père. Raison pour laquelle je veux que vous dirigiez cette campagne.

— Madame...

D'une main, elle le fit taire.

— Très bien. Hartford vous fera une offre. Après les élections.

Il n'aurait pas eu plus de mal à retrouver son souffle s'il avait été jeté à terre.

— Dois-je en déduire que cela dépendra du résultat des élections ? articula-t-il péniblement.

Mieux valait que ce point soit clarifié.

La souveraine émit un rire amusé.

— Certainement. Le résultat final repose entre les mains d'une volonté supérieure à la nôtre, mais une victoire des torys ne serait-elle pas la preuve indéniable que Montgomery Castle vous revient de droit ?

Sebastian avait déjà commencé à réorganiser son emploi du temps pour les mois à venir. Il posa de nouveau les yeux sur la souveraine, confortablement assise dans son fauteuil, une lueur féroce dans son regard bleu.

— Pour que votre campagne réussisse, reprit la reine, votre comportement devra être exemplaire.

Il réprima un soupir agacé. Son comportement était tellement exemplaire que même un divorce n'avait pas réussi à ternir sa réputation !

— On murmure que vous devenez un peu excentrique, poursuivit la reine. Et l'excentricité sied fort mal à un homme qui n'a même pas quarante ans, ne trouvez-vous pas ?

— Peut-être, Votre Altesse, mais...

— On vous voit à peine dans les bals. Vous ne donnez pas de dîners. Vous êtes un asocial, Montgomery. Tout le monde sait pourtant que la politique se fait autour d'une bonne table. Vous n'avez même pas organisé de soirée de Nouvel An cette année, ni l'année précédente.

Celle d'avant, il n'avait donné une soirée que parce qu'il y avait eu une duchesse pour s'en occuper.

Il serra les dents. Il commençait à comprendre où elle voulait en venir.

— Quand j'étais jeune, poursuivit la souveraine, on parlait de la soirée du Nouvel An des Montgomery

jusque sur le continent. Votre grand-père donnait les plus magnifiques feux d'artifice. Certes, c'était à Montgomery Castle, mais Claremont fera amplement l'affaire.

— Vous exigez que j'organise une soirée du Nouvel An, grommela-t-il entre ses dents.

Elle battit des mains d'un geste joyeux.

— Précisément. Vous avez encore le temps d'envoyer les invitations. Les gens ont peut-être déjà des engagements, mais ils changeront leurs projets. Personne ne voudrait avoir l'air de *ne pas* avoir été convié à l'événement de l'année. Faites votre devoir, Montgomery. Organisez une grande fête. Et amusez-vous un peu.

« Amusez-vous un peu. » Tel un refrain moqueur, les mots de la reine résonnaient encore aux oreilles de Sebastian dans le train qui le ramenait dans le Wiltshire.

Il s'arracha à la contemplation de l'horizon qui s'assombrissait rapidement. Ramsey venait de déposer son carnet de notes, son stylo-plume et un papier buvard sur la petite table devant lui. Il se dirigeait vers le compartiment réservé au personnel quand Sebastian le rappela.

— Ramsey, je veux une liste de personnes capables d'organiser une soirée du Nouvel An.

Malgré ses années de métier, son valet ne put s'empêcher d'écarquiller les yeux de stupeur, avant de se composer de nouveau une expression impassible.

— Bien, Monsieur.

— Il faudra des feux d'artifice. Peu importe la dépense.

— C'est compris, Monsieur.

— Et un bal, ajouta Sebastian, maussade. Je veux une proposition de bal d'hiver pour la semaine prochaine.

— Entendu, Monsieur.

Ramsey sortit de la poche de sa veste un mince étui à cigarettes en argent qu'il déposa près du buvard avant de s'en aller.

Sebastian prit son stylo. La petite vengeance de la reine avait atteint son but. Certes, une fête, ce n'était pas exactement le bain, mais elle savait combien il détestait tout cela : les foules qui piétinaient dans les salons, les bavardages stupides, l'air étouffant, l'invasion de son domaine privé... Sans compter que, cette fois, aucune duchesse ne serait là pour organiser les festivités et recevoir les invités.

Il tressaillit. Était-ce l'intention cachée de la souveraine ? Lui faire éprouver l'absence d'une épouse à ses côtés ? Il posa son stylo. Il n'avait nul besoin de ce genre de rappel. À son âge, voilà longtemps qu'il aurait dû avoir une femme pour diriger sa maisonnée et lui donner une flopée d'héritiers. Hélas, toutes les mères de la bonne société le savaient également. Chaque fois qu'il se montrait en ville, elles poussaient vers lui leurs filles à marier. À croire que toutes les débutantes du pays ne rêvaient que d'être la prochaine duchesse de Montgomery ! Pourtant, elles avaient trop peur de lui pour le regarder dans les yeux. Un sourire sardonique étira ses lèvres. Celle qui serait son épouse devrait faire plus que le regarder dans les yeux.

Un visage aux iris vert émeraude traversa soudain son esprit. La fille de Parliament Square. *Elle* l'avait regardé dans les yeux. Elle lui avait même répondu quand il lui avait parlé. Cela représentait déjà un défi pour les femmes de son monde, mais pour celles d'un rang nettement inférieur ? C'était inconcevable. Pourtant, Œil d'Émeraude avait osé. Elle était sortie du troupeau, de cette foule sans visage qui se contentait d'ordinaire de rôder à la lisière de sa vie, et elle s'était placée sur son chemin. Il avait vu sa manœuvre. Elle ne manquait pas d'audace. À moins qu'elle ne soit un peu déséquilibrée.

Il ouvrit son carnet de notes. Dès l'instant où son stylo toucha le papier, tout disparut de son esprit, hormis la tâche à accomplir. Montgomery Castle. Offert au premier duc du nom pour services rendus durant la bataille de Hastings... et perdu aux cartes par le dix-huitième. Sebastian allait le reprendre, quoi qu'il lui en coûte.

— Vous semblez bien distraite, mademoiselle Archer.

Derrière une paire de petites lunettes cerclées de métal, un regard sévère fusilla Annabelle. Aussitôt, une bouffée de panique et de honte envahit la jeune femme. Avec sa veste de tweed rapiécée, son front haut et son froncement de sourcils impatient, le Pr Jenkins avait exactement l'air du brillant universitaire qu'il était. À tout juste quarante ans, il était déjà une sommité dans son domaine – il était spécialiste de la guerre dans la Grèce antique. S'il y avait un moment où elle devait se montrer attentive, c'était bien pendant ses travaux dirigés du matin.

— Veuillez m'excuser, monsieur.

Il se pencha par-dessus son bureau.

— C'est ce maudit tricot, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon ?

— Le tricot, répéta-t-il en dardant un œil assassin vers Mme Forsyth. Ce *clic clic clic*... cela vous tape sur les nerfs autant qu'un robinet qui fuit.

À ces mots, le cliquetis derrière Annabelle s'arrêta brusquement, et il sembla à la jeune femme qu'elle *entendait* la consternation de Mme Forsyth. Elle se mordit les lèvres, confuse. Mme Forsyth devait se sentir terriblement offensée, et à juste titre. Annabelle la payait six pence de l'heure pour rester assise à ses côtés,